

---

## Épilogue. La zoomorphie satirique en question(s) : retours, déplacements, transformations

Epilogue. Satirical zoomorphy in question(s): returns, displacements, transformations

**Jean-Charles Darmon**

---



### **Pour citer cet article**

Jean-Charles Darmon, « Épilogue. La zoomorphie satirique en question(s) : retours, déplacements, transformations », *Fabula / Les colloques*, « Littérature et zoomorphie satirique (XVIe-XXIe siècles) », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document14555.php>, article mis en ligne le 21 Août 2025, consulté le 18 Octobre 2025

---

## Épilogue. La zoomorphie satirique en question(s) : retours, déplacements, transformations

Epilogue. Satirical zoomorphy in question(s): returns, displacements, transformations

**Jean-Charles Darmon**

---

En guise d'exergue à ce bref propos, qui ne sera ni une conclusion, ni une synthèse, ces quelques lignes d'un très amer satiriste de notre temps :

Aux armes rats pigeons cochons moustiques

Nous n'en finissons pas d'emprunter à l'animal qui est la voiture-balai de tout ce qui nous dégoûte, et pourtant nous aimerions secrètement avoir des poils ou des plumes : « hurler avec les loups », « l'homme est un loup pour l'homme », « vivre comme un pourceau », « nos concurrents japonais ne sont que des fourmis », « c'est ma bête noire », « schwein haben », et surtout « la vache folle ».

Nous n'osons nous l'avouer, nous nous exténuons à poursuivre le vif – « mettez un tigre dans votre moteur ». Nous admirons le magnétisme qui oriente les pigeons – que nous méprisons parce que nous trouvons qu'ils chient trop. Nous admirons aussi les grands prédateurs – les Tigres, les Squales – que nous avons massacrés et que nous appelons maintenant à la rescousse pour donner un peu de gueule aux misérables spéculations boursières, nous nous débrouillons toujours pour utiliser ce qui peut sans trop d'état d'âme donner un grand coup de langue ou de dent.

Nous avons déjà les chiens bombes pendant la première guerre mondiale, les vaches-réclames pour les tablettes de chocolat suisse... Nous sommes certes passés des « pauvres bêtes » – les bêtes de somme – à une fascination et à une admiration pour l'éthologie animale : nous savons que les abeilles et certains escargots savent mieux que nous trouver les formes optimales, mais ils nous servent toujours pour légitimer ce qui nous accable [...] Ne commence-t-on pas à dire que les fourmis vivent mieux que nous ? Que chacun de ces individus ne fait pas de salade pour vivre, pour se sacrifier, que la reine pond mais ne règne pas, mieux que régner sans gouverner ! Internet fourmille de toutes ces histoires d'adolescents qui se révoltent et veulent vivre comme des fourmis !

Nous sommes coincés dans les psychologies requises par les « d'une part et d'autre part » : c'est pourquoi nous voulons fabriquer du sauvage pour parer au

plus pressé. Cela a donné Tarzan et maintenant du Tarzan à domicile – le fitness.  
(Châtelet, 1999, p. 70-74)<sup>1</sup>

On a pu mesurer, au fil de ces journées, à quel point les figures liées à la zoomorphie satirique n'ont cessé de hanter les discours que l'homme tient sur lui-même, pour le meilleur et pour le pire. Et s'il est vrai, comme le disait Antonin Artaud, que « depuis mille et mille ans en effet que le visage humain parle et respire, on a encore comme l'impression qu'il n'a pas encore commencé à dire ce qu'il est et ce qu'il sait » (Artaud, 1947)<sup>2</sup>, il semble bien que l'animal n'a cessé d'être sollicité pour « faire parler » le visage humain de multiples manières, tantôt lourdement suivistes (une vraie « voiture balai » de *topoi*, pour reprendre l'image de Gilles Châtelet !), tantôt singulièrement inventives, interrogeant « ce qu'il est et ce qu'il sait ».

On a pu sonder, d'une intervention à l'autre, le foisonnement extraordinairement riche de la zoomorphie satirique depuis la Renaissance. On a pu constater, chemin faisant, le retour de certaines questions, se déplaçant d'un moment à l'autre sous des formes diverses. Questions quant à l'*objet* de la satire : les figures animales sont-elles réductibles aux cibles que ces textes semblent avoir en point de mire ? Questions quant au(x) *sujet(s)* prenant en charge le discours satirique : que nous disent-elles au juste, ces figures animales, des motivations et stratégies polémiques, mais aussi de l'imaginaire collectif et des fantasmes plus spécifiques de celles et ceux qui les mobilisent ? Questions quant aux *valeurs* qui leur sont associées, tantôt ostensiblement négatives – comme dans le répertoire inépuisable des insultes auxquelles les animaux furent liés<sup>3</sup> –, tantôt plus positives ou ambivalentes, du fait de de l'instabilité des réseaux d'analogies où ces figures animales sont prises. Questions, enfin, quant aux *présupposés zoo-anthropologiques* conditionnant les usages et les effets des analogies animales en contexte satirique. Car si, depuis l'âge d'or de la physiognomonie comparée et de l'anthropologie fixiste qui lui servit de socle, elles contribuèrent bien souvent à classer, catégoriser, réduire, pour mieux dominer, accuser, et même, parfois, pour mieux tuer – songeons au rôle des analogies animalières dans l'iconographie accompagnant tant de discours de haine de sinistre mémoire –, il importait, en contrepoint, de s'attarder sur leur potentiel de défamiliarisation critique et de questionnement créatif.

Des points d'inflexion particulièrement significatifs ont permis d'interroger les effets de perspectivisme induits par les figures animales-humaines, faisant varier le

<sup>1</sup> Gilles Châtelet, contribution au catalogue de l'exposition *Maisons/Häuser* de Carsten Höller et Rosemarie Trockel, 27 janvier-28 mars 1999, Musée d'Art moderne de la ville de Paris, Paris musées, Oktagon, 1999 (texte réédité dans Châtelet, 2010, p. 201-208).

<sup>2</sup> Antonin Artaud, extrait du catalogue de l'exposition *Portraits et dessins* par Antonin Artaud, galerie Pierre, 4-20 juillet 1947, s. p. (texte réédité dans Artaud 2004, p. 1534).

<sup>3</sup> Voir Anne Simon, « *Noms d'oiseaux* », En attendant Nadeau, « *Bêtises* », Hors-série n° 3, dir. Pascal Engel, juillet 2018, p. 14-18, en ligne : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/07/17/noms-oiseaux-betise/>, consulté le 3 juillet 2025.

« point de perspective », comme dirait La Rochefoucauld, grâce auquel on pourrait ressaisir conjointement les relations entre objets, sujets, valeurs et présupposés du propos satirique. Effets de perspectivisme critique nimbant d'indéterminations multiples l'usage des analogies animales et faisant planer plus d'un soupçon quant à la pertinence d'une interprétation allégorique assurée et univoque. Dans un registre qui m'est plus familier que d'autres – mais on pourrait évoquer bien des exemples analysés au fil de ces journées –, le cas des fictions de Cyrano, étudié par Michèle Rosellini, m'a semblé particulièrement fécond à cet égard, le texte mettant en œuvre une continuelle dérive des interprétants en mobilisant, d'un monde à l'autre, plusieurs régimes sémiotiques de l'image animale : tantôt miroirs de l'humain en ses travers les plus misérables, tantôt miroirs de la nature, de ce que « veut » la nature, révélant ce que l'humain tend, en ses impostures théologico-politiques, morales et sociales spécifiques, à en ignorer ou nier : les figures animales rencontrées dans les autres mondes y renvoient de manière aléatoire et indéfiniment problématique au motif d'un vivre « selon la nature » où les humains et les animaux retrouveraient une « langue matrice » qui leur serait commune – fiction qui à son tour n'est jamais à l'abri d'un retournement ironique qui la fait apparaître comme une pure illusion, indécrottablement anthropocentrée. Le mythe des compagnons d'Ulysse transformés par Circé en animaux et refusant de redevenir des hommes, dont Nicolas Correard a restitué la subtilité polyphonique sous la plume d'un Jean-Baptiste Gelli, a offert également un bel exemple de cette labilité des points de vue autour de l'animalité figurant l'humain, dont jouera à son tour pleinement, à sa manière, La Fontaine dans la « méta-fable » ouvrant le dernier livre de ses *Fables*, « Les Compagnons d'Ulysse »<sup>4</sup>.

Un autre type de question a, dès lors, fait surface de manière récurrente quant aux *limites de la satire*. Nombreux sont les cas où l'on est amené à se demander : « *quand y a-t-il satire ?* ». Où commencent-ils et où finissent-ils, les États et Empires de la satire ? Qu'en est-il au juste du degré de « satiricité » de telle ou telle figuration de l'animal humain ? Le caractère constitutivement *hybride* de la satire comme registre générique mélangeant toutes sortes d'ingrédients n'est pas étranger à ces effets d'indétermination et l'on a pu vérifier à quel point cette hybridité était consubstantielle à son potentiel cognitif et critique spécifique<sup>5</sup>. Dans bien des cas évoqués, ignorer les limites de la satire, voir de la satire partout – « une guerre hybride » tous azimuts ! –, même là où la satire se trouve dépassée et détournée à d'autres fins, n'est pas sans risque. Il faudrait du reste faire état, en certains moments de cette très longue histoire, d'une sorte de fatigue chronique à l'égard de

<sup>4</sup> Sur le type d'« exercices éthiques » liés au jeu de ces différentes figurations de l'animal, se télescopant ironiquement en une même fable, je me permettrais de renvoyer à une étude récente (Darmon, 2024, p. 103-150).

<sup>5</sup> Voir, notamment, sur les liens forts entre dimension cognitive et caractère hybride de la satire, l'étude récente de Pascal Engel autour du cas de Swift (2024, p. 151-174).

la satire en tant que telle, la figure du satiriste, par sa posture dogmatique et amère, finissant par engendrer lassitude et ennui. Et il importe alors d'être attentif aux gestes par lesquels tant d'auteurs, tout en liant l'animal à leur visée satirique, tendent aussi à l'en délier, en marquant un mouvement de recul par lequel ils se détournent de la satire, situant leur éthos bien au-delà de celui du satiriste qu'ils adoptent localement, et leurs fictions d'animalité bien en deçà des cibles qu'ils semblent viser. Il me semble symptomatique, à cet égard, que Michel Serres, dans les cours sur *La Fontaine* qu'il donna à Stanford et que j'ai édités récemment, ait éprouvé le besoin de se démarquer fortement des interprétations satiriques des *Fables* de La Fontaine et des figures animales qu'elles mobilisent, interprétations à vrai dire plutôt commodes dans maints travaux critiques et pédagogiques consacrés au fabuliste : il apparaît assez vite, à la lecture de son *La Fontaine*, que c'était là l'une de ses « bêtes noires ».

Les animaux parlent. Riez-vous de ce non-sens ? Il s'agit d'un enchantement, dites-vous, au mieux d'une image, d'un procédé rhétorique. Nos professeurs nous enseignent que sous le Lion se cache le Roi ; sous la peau du loup, les Nobles ; et que l'Âne ou l'Agneau représentent les faibles, grugés. Étrange façon de raisonner, car il faudrait alors que, pour avoir écrit les mêmes comptines, Phèdre, avant La Fontaine, Ésope, avant Phèdre, Abikkar avant Ésope, et j'en oublie beaucoup, aient tous rencontrés, en d'autres langues, divers temps et autant de cultures, la même société munie des mêmes hiérarchies soumises aux mêmes lois. L'interprétation historique nie l'histoire et ses changements. Qui ne voit là une manie de bourgeois français drogués de politique ? (Serres, 2021, p. 51)

Ce que Serres reproche à certaines « explications » intégralement satiriques des *Fables* animalières de La Fontaine, ce n'est pas d'y voir une satire acérée des mécanismes sociaux et politiques du siècle qui fut le sien (qui le nierait ?) ; c'est bien plutôt de se priver de toute une mémoire issue du fond des âges où les figures animales permettent d'exprimer quelque chose de fondamental sur l'humain : toute une « étho-logie » sous-jacente, à reconfigurer de fable en fable par chaque lecteur, bien plus qu'une position politique ou morale surplombante, qui serait celle du satiriste Jean de La Fontaine. Et loin de ne considérer, par exemple, telles ou telles figures animales que comme des masques de la Cour de Louis XIV, il importe, selon Serres, de ne voir dans la Cour elle-même qu'un cas particulier de cette « Basse-cour » que les humains ont en eux depuis la nuit des temps, les animaux permettant de coder et de mimer les voix et les postures de cette « ménagerie intérieure » que chaque sujet porte en soi :

La réunion ou microcosme

Si chaque bête montre une qualité dominante, les hommes ordinaires ou normaux n'en font voir aucune, pour jouir de la somme ou du microcosme de toutes les spécifications : nous sommes, ensemble, une composition, un mélange

de Lion, de Loup, de Rat, de Moucheron... [...]. Je suis jungle, jardin des plantes et cage des bêtes, je me reconnais dans chacune des Fables, car je suis l'ensemble des corps fabuleux. Ce cogito me paraît plus instructif que celui de Descartes et que son *Traité des passions* !

La masse de matière commune aux hommes et aux animaux rend possible, c'est-à-dire non-contradictoire, ce rassemblement, cette ménagerie, dans la cage du thorax et sous la voute crânienne. Que tous ces éléments se fassent en moi, comme à l'extérieur, la guerre n'empêche point, en effet, qu'ils puissent coexister par l'égalité distribution de ce morceau subtil que le Discours à Madame de la Sablière évoque et décrit, contre Descartes justement. Nœud de serpents, écurie, antre et remise, troupeau, banc et horde... voilà l'homme, réunion des espèces ; voilà l'homme, petit monde fabuleux. (*Ibid.*, p. 113)

On a pu mesurer au fil de ces journées à quelle point la force de la zoomorphie satirique fut d'ouvrir, par des voies à chaque fois singulières et souvent imprévisibles, à la fois sur un en deçà et sur un au-delà de la satire. Ce qui ne conduira pas, de toute évidence, à tenir pour secondaires les intentions polémiques qui orientent la satire et motivent la mise en scène des figures animales qui l'accompagnent ; mais nombreux sont les cas où les figures zoomorphiques offrent aussi la possibilité de ne pas s'y tenir en expérimentant d'autres possibles de la pensée. Et si, pour reprendre les mots d'Artaud déjà cités, « le visage humain n'a pas encore trouvé sa face » (Artaud, 1947), faire parler autrement les figures animales, c'est, dans bien des cas, faire parler autrement le visage humain lui-même, quant à ce qui est et quant à ce qu'il sait.

Les figurations de l'animalité s'associent aujourd'hui de bien des manières à un travail philosophique de refondation de la personne humaine, selon des modalités différentes où l'animal joue, à chaque fois, un rôle nodal – que l'on songe à des approches comme celle de Michel Serres en son *La Fontaine* (et dans *Récits d'humanisme*) ou à tant d'autres<sup>6</sup>. Et cela en un moment où il est assez commun que le discours ambiant sur l'humanisme oscille entre deux types de dégoûts : 1) un premier dégoût suscité par les valeurs surannées si souvent associées au terme même d'« humanisme », célébrant une essence de l'humain – trésor de ce qui fait l'excellence de l'Homme qui aurait trouvé dans les Humanités son Musée et dans les Humanistes ses mentors –, dégoût résumé sous une forme brutale par un personnage de Michel Houellebecq, avouant que le mot « humanisme » lui donne « une légère envie de vomir »<sup>7</sup> ; 2) un second type de dégoût suscité par la prolifération souvent confuse de discours antihumanistes constituant, *via* un « animalisme » tapageusement radical, de nouveaux dogmes quant à l'humain. Il

<sup>6</sup> Il est d'un grand intérêt de comparer de ce point de vue la démarche de Michel Serres avec celle d'Emmanuel Levinas, dans « Nom d'un chien ou le droit naturel ». Voir sur ce point l'étude de Marie Daney de Marcillac (2012).

<sup>7</sup> « Rien que le mot d'humanisme me donnait légèrement envie de vomir » (Houellebecq, 2015, p. 250).

n'est pas impossible qu'un retour réflexif sur les ressources de la zoomorphie satirique déployées tant toute leur richesse soit aujourd'hui de quelque utilité, en pareil contexte, pour (ré)explorer, comme autant de *possibles latéraux* laissés en chemin, diverses formes d'humanisme à la fois puissamment critiques et subtilement inventives, où les figures de l'animal et celles de l'humain s'expérimentent ensemble, les unes par rapport aux autres, indéfiniment. De ce point de vue, il serait intéressant d'évoquer, pour ne prendre qu'un exemple, les multiples échos que *Le Règne animal*, film remarquable à tant d'égards de Thomas Cailley, pourrait trouver dans certaines expériences de pensée proposées au fil de la longue histoire de la zoomorphie traversée en ces journées depuis la Renaissance, de Bruno à Kafka<sup>8</sup>.

Il me semble que l'un des apports de cette enquête collective est d'avoir rendu pleinement visible dans la longue durée l'extrême fécondité de la tension récurrente entre une polarité zoo-satirique sans cesse réactivée et une polarité zoo-poétique mettant en œuvre des expérimentations imaginaires et formelles excédant largement leur visée satirique explicite. Enquête mettant l'accent sur toute une série de textes où la zoomorphie satirique, en un magnifique clignotement, « porte [à la fois] absence et présence », pour faire écho à un très célèbre fragment de Pascal relatif aux figures. Et je ne résisterai pas à la tentation de prolonger les analyses consacrées précédemment par Jonathan Pollock au personnage de Nick Bottom dans *Songe d'une nuit d'été* en méditant sur le poème des *Illuminations* intitulé « Bottom », précisément :

Bottom

La réalité étant trop épineuse pour mon grand caractère, – je me trouvais néanmoins chez Madame, en gros oiseau gris-bleu s'essorant vers les moulures du plafond et traînant l'aile dans les ombres de la soirée.

Je fus, au pied du baldaquin supportant ses bijoux adorés et ses chefs d'œuvres physiques, un gros ours aux gencives violettes et au poil chenu de chagrin, les yeux aux cristaux et aux agents des consoles.

---

<sup>8</sup> Bien des séquences montrant les effets de la transformation du jeune héros du film – exhibant au passage satiriquement des mécanismes de peur, d'exclusion et de violence frappant les humains devenant « bestioles » – pourraient entrer en résonance avec tel passage de la *Cabala del cavallo Pegaseo* (La Cabale du cheval pégaséen) de Giordano Bruno : « S'il était possible, ou s'il se trouvait effectivement que la tête d'un serpent se formât et se modelât en la figure d'une tête humaine et que son buste grandît dans toute la mesure qu'admet cette espèce, si sa langue s'élargissait, si ses épaules se développaient, si se ramifiaient des bras et des mains et si, à l'endroit où se termine sa queue, des jambes apparaissaient par germination, alors il ne comprendrait, n'apparaîtrait, ne respirerait, ne parlerait, ne travaillerait ni ne marcherait autrement qu'un homme. De même, à l'inverse, l'homme ne serait autre qu'un serpent, s'il venait à contracter, comme dans un tronc, ses bras et ses jambes, et si tous les os s'unissaient pour former une épine dorsale, s'il s'encouleuvrait et prenait à cet animal toutes les apparences de ses membres et les dispositions de sa complexion. Il aurait alors un esprit plus ou moins vif ; au lieu de parler, il sifflerait ; au lieu de marcher, il serpenterait ; au lieu de se construire une maison, il se creuserait un nid ; et ce ne serait pas une chambre qu'il lui faudrait, mais un trou ». (Bruno, 1994, p. 90)

Tout se fit ombre et aquarium ardent. Au matin, – aube de juin batailleuse –, je courus aux champs, âne, claironnant et brandissant mon grief, jusqu'à ce que les Sabines de la banlieue vinrent se jeter à mon poitrail. (Rimbaud, [1886] 1984, p. 191)<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Comme André Guyaux le rappelle en commentant « Bottom », qui a d'abord eu pour titre « Métamorphose » : « l'animalité séjourne doublement dans le mot, grâce à l'âne Bottom de Shakespeare, et grâce à l'idée d'humiliation, de perte d'humanité qui traduit moralement le sens matériel du mot (« fond », « bas », « pied » ...), et qui s'accorde à la direction que prennent les trois métamorphoses, que narre le texte, vers l'animal : en oiseau, en ours, en âne. C'est l'âne, dernière métamorphose, qui refait la soudure entre les deux sens, désignant à la fois le personnage shakespearien, qui est un ambigu d'âne et d'homme, et la perte d'humanité, qui est l'effet de sens le plus lourd du texte, l'âne étant aussi, pour nous, le déguisement scolaire d'une bêtise montrée du doigt » (Guyaux, 1985, p. 867).



## BIBLIOGRAPHIE

---

Artaud Antonin, *Œuvres*, éd. Évelyne Grossman, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004.

Bruno Giordano, *Œuvres complètes*, t. VI, trad. de l'italien par Tristan Dagron, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

Châtelet Gilles, *Les Animaux malades du consensus*, textes réunis et édités par Catherine Paoletti, Paris, Lignes, 2010.

Daney de Marcillac Marie, « Fables philosophiques d'Emmanuel Lévinas et de Michel Serres : Ulysse et les bêtes », *Littératures*, n° 168, déc. 2012, p. 71-84.

Darmon Jean-Charles, « Entre exercices scolaires et exercices éthiques : formes et ressources de la pensée par fable selon Jean de La Fontaine », dans Barbara Carnevali, Emiliano Cavaliere et Katie Ebner-Landy (dir.), *En deçà du Bien et du Mal. Morales de la littérature de la Renaissance à l'âge contemporain*, Paris, Hermann, 2024, p. 103-150.

Engel Pascal, « Swift, la satire et la connaissance morale », dans Barbara Carnevali, Emiliano Cavaliere et Katie Ebner-Landy (dir.), *En deçà du Bien et du Mal. Morales de la littérature de la Renaissance à l'âge contemporain*, Paris, Hermann, 2024, p. 151-174.

Guyaux André, « L'animal dans l'ordre du sensuel et de l'amour », *Critique*, « L'animalité », n° 375-376, août-septembre 1978.

Houellebecq Michel, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015.

Rimbaud Arthur, *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations* (1886), éd. Louis Forestier, préface de René Char, Paris, Gallimard, coll. « NRF Poésie », 1984.

Serres Michel, *La Fontaine*, ouvrage posthume édité et présenté par Jean-Charles Darmon, Paris, Le Pommier, 2021.

Simon Anne, « Noms d'oiseaux », En attendant Nadeau, « Bêtises », Hors-série n° 3, dir. Pascal Engel, juillet 2018, p. 14-18, en ligne : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/07/17/noms-oiseaux-betise/>, consulté le 3 juillet 2025.

## PLAN

---

## AUTEUR

---

Jean-Charles Darmon

[Voir ses autres contributions](#)

ENS-PSL, UMR République des savoirs, [jean-charles.darmon@ens.psl.eu](mailto:jean-charles.darmon@ens.psl.eu)